

Territoire habitable

Guy Cloutier

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cloutier, G. (1987). Review of [Territoire habitable]. *Nuit blanche*, (27), 16–17.

TERRITOIRE HABITABLE

Chaque jour, en première page de *L'asaki*, un journal qui tire à 12 millions d'exemplaires, le poète japonais Ooka Makoto publie un encadré où il reproduit un poème ancien ou moderne qu'il éclaire de son commentaire. Comment ne pas rêver quand on pense au sort réservé ici à la poésie dans la grande presse et dans les librairies! Pourtant, parmi l'ensemble de la production littéraire québécoise, la poésie est le genre qui recueille les meilleurs suffrages à l'étranger, si bien que l'on serait en droit de croire qu'elle représente notre apport le plus spécifique aux littératures actuelles.

Fort heureusement, la poésie continue son lent travail d'interrogation et de transformation des consciences, à l'écart peut-être des grandes avenues de la mode mais au centre d'un réseau parallèle cimenté par le sentiment que lire de la poésie est souvent un affranchissement de ce qui retient de vivre. C'est de ce combat par l'écriture dont témoignent les trois titres que j'ai retenus dans la production récente. Chacun d'entre eux illustre, malgré ses maladresses, ses hésitations et les limites de sa quête, la vitalité de la jeune poésie québécoise. Trois jeunes voix qui viennent ainsi confirmer le dynamisme des petits éditeurs québécois.

Associé depuis ses premiers livres aux Herbes rouges, une maison qui s'est d'abord définie, non sans intentions polémiques, comme le porte-étendard d'une certaine poésie d'avant-garde, François Charron est considéré par la critique montréalaise comme l'un des principaux chefs de file de la poésie des dix dernières années. En ce sens, il s'agit d'un vieux jeune poète dont l'œuvre compte déjà plus de 20 titres.

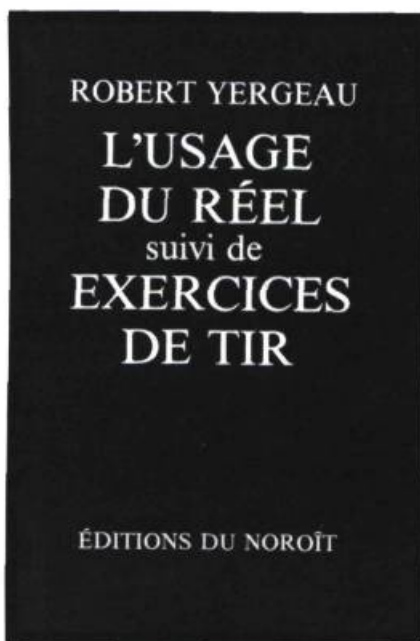
Les 48 poèmes regroupés dans *La vie n'a pas de sens* illustrent les transformations qu'aura subies ces dernières années la poésie dite d'avant-garde. Bien sûr, on y retrouve encore les principales déterminations du mouvement formaliste: je pense à l'exploration du corps et de la ville comme espaces et textures d'écriture, ou à la propension qu'aura eue cette poésie à se prendre constamment à témoin afin de s'affirmer à la face du réel comme une réponse qui interroge. «Rempart fragile, château pourri, beauté / Fulgurante qui exige que l'on cherche / Un exemple ou un bruit qui reste là.»

On y retrouve aussi cette tendance à dénoncer la logique qui prétend régir l'ordre du monde, comme si c'était



au prix de cette remise en question radicale que nous pouvions avoir accès à un savoir renouvelé — remodelé — du monde et des êtres. «C'est parce qu'il y a des songes et des lampes / Que nous inventons des forteresses nocturnes.»

Toutefois, dans *La vie n'a pas de sens*, la poésie de Charron s'enrichit d'un relief presque oriental. À la manière



d'un avatar de Bouddha, elle nous rappelle la fragilité de toute chose, l'éphémère des êtres et le chemin inexorable qui nous conduit tous vers le néant. «L'on répète toujours les mêmes croyances, les / Mêmes angoisses et l'on sait que tout doit périr».

Cela donne une poésie prosaïque (en fait plus proche du récit poétique que du poème) qui rend compte de l'émotion d'une réflexion morale. Or, par ce passage du romantisme du langage (ce que fut, dans une certaine mesure, le formalisme) au romantisme moralisateur des états d'âme, il me semble que nous assistions à une sorte de paupérisation du sentiment. En se voulant davantage manifeste (avec ce que cela implique d'intentions moralisatrices) que manifestation, le texte poétique réduit la portée de sa foulée à la surface des choses. Mais finalement, peut-être en a-t-il toujours été ainsi et que slogans et mots d'ordres en poésie camouflent difficilement les relents d'une pensée religieuse souvent primaire.

Il n'en reste pas moins que le recueil de Charron confirme la profonde vitalité d'une œuvre qui se façonne, avec ses labeurs et ses contradictions, ses hésitations et ses audaces. «Les œuvres se contredisent et crèvent en face / Des œuvres, les œuvres revendiquent leur cri / S'approchent du sens de leur cri, les formes / Ne veulent plus se refermer.»

Il est difficile de parler de la poésie québécoise actuelle sans parler de l'extraordinaire travail d'édition des éditions du Noroît. Voilà sans doute l'un des artisans les plus novateurs de la poésie des années 1980, tant du point de vue de la conception graphique de chaque livre (sans doute les plus beaux au Québec) que par la diversité des voix que l'on y retrouve: des aînés comme Jacques Brault, Alexis Lefrançois ou le regretté Michel Beaulieu, mais aussi des plus jeunes comme Michel Savard, Paul Chanel Malenfant, Hélène Dorion ou Rachel Leclerc.

L'usage du réel suivi de Exercice de tir représente le 5^e titre publié par Robert Yergeau, mais on le connaît surtout par les chroniques qu'il signe dans le magazine *Lettres québécoises*. À première vue, on pourrait croire que la poésie de Robert Yergeau se situe aux antipodes des préoccupations de Charron, tellement elle semble s'inscrire dans le courant de la poésie sentimentale. Le parti pris de l'émotion est ici constamment revendiqué, non pas une charge émotive utilisée comme un levier afin d'aller son-

der dans les zones inavouées et indicibles des êtres, mais, plus banalement, une émotion que l'on se contente de clamer haut et fort, comme si elle était en elle-même une preuve de profondeur. Cela donne une poésie de l'intime et du témoignage dans laquelle on reconnaît parfois, en filigrane, l'image sacrificielle d'une femme disparue de façon violente. Le texte se fait alors plus pudique, plus retenu, et la ville, en l'occurrence Sherbrooke, apparaît comme le témoin de l'insoutenable. C'est dans la discrétion de cette évocation que l'écriture de Yergeau atteint à ses meilleurs moments.

Tout périt, le monde même coule vers l'abîme. En s'inspirant du mouvement millénariste, Yergeau s'alarme devant un monde tout entier mobilisé par la course effrénée vers sa propre destruction et pour qui le passage à l'an 2 000 pourrait bien signifier un ultime décompte.

Cette référence évidente à la poésie de Claude Beausoleil (celui d'*Une certaine fin de siècle*) n'est pas vaine. Au contraire, le recueil de Yergeau prend rapidement la forme d'un manifeste. Dans une envolée que l'on souhaiterait ironique, il en vient même à s'inclure dans la matière de son poème, soumettant ainsi sa propre personne au prisme de l'écriture. «Yergeau le forçat des chimères / qu'il entretient dans sa poésie.» Ce procédé lui permet alors de trouver place dans le panthéon d'œuvres et de poètes que son recueil célèbre, pour mieux affirmer que le poème représente le seul territoire habitable dans ce monde périssable.

En dépit de son caractère naïf et bavard, l'écriture de Yergeau apparaît, avec parfois la force décapante de l'ironie, comme une véritable profession de foi envers «la mystique du poème». «En cette fin de millénaire / est-ce vraiment utopique de croire / à la collectivité du poème absolu?»

En publiant son premier recueil à l'Hexagone, Luc Lecompte rejoint l'institution la plus importante dans l'histoire de la poésie québécoise contemporaine. Pendant plus de 20 ans, tout ce qui compte dans la poésie québécoise se sera, en effet, retrouvé à l'Hexagone. Que des jeunes auteurs y trouvent encore aujourd'hui un accueil attentif ne fait que confirmer le rôle essentiel que continue de jouer l'Hexagone dans la diffusion de la poésie actuelle.

Le travail de Luc Lecompte dans *Ces étirements du regard* est sans doute celui qui apparaît comme le moins anecdotique, le plus proche, tant par sa forme, par la précision et la rigueur de ses images que par l'économie de son écriture, de la grande tradition de la poésie moderne. La poésie de Lecompte cherche à dire et à nommer le lien ténu qui lie l'intériorité des êtres au spectacle du monde. Cela donne une poésie aux tonalités lyriques, mais d'un lyrisme, comme en témoignent ces textes serrés, parfois énigmatiques, mais d'une justesse et d'une précision rares dans un premier livre. «Lieu d'herbes stridulées d'antennes. Des cris rampants. Des cris de sol aigu. Un haut lieu d'herbes ourdi d'aiguilles. (...) Un bavardage arabe en raz d'insectes.»

Ces étirements du regard se présente comme une succession de photographies qui interrogent, en multipliant les angles et les perspectives, ce réel que l'œil ne cesse de fractionner. Sous un regard inquiet et insistant le monde s'immobilise, comme une nature morte. On voudrait le voir en mouvement, mais la passion et la douleur brouillent le regard. On voudrait le toucher, voir avec les mains... Et voilà qu'à l'instant même où on en saisit un fragment, ce monde dit l'absence, la rupture et l'éclatement. Voilà que par sa blessure même l'œil nous rappelle, selon la formule du philosophe allemand Husserl, que la montagne est au centre du regard qui la contemple.

Le travail de Lecompte s'apparente alors à un travail d'archéologie, recueillant dans les fossiles les témoignages d'un monde révolu, un monde déserté par la parole et qu'il nous faut réapprendre à regarder dans ses moindres détails pour en saisir l'écho. Les objets deviennent alors des indices, mieux! des témoins, des aveux... et le texte agit alors à la manière d'un négatif — une nature morte — que le regard, par l'éblouissement du poème, parviendra peut-être à révéler. ■

Guy Cloutier

François Charron. *La vie n'a pas de sens*. Herbes rouges 1986;
Robert Yergeau. *L'Usage du réel suivi de Exercices de tir*. Noroît, 1986;
Luc Lecompte. *Ces étirements du regard*. L'Hexagone, 1986;

SAISISSEZ LA NOUVELLE À L'INSTANT MÊME!

Puis je ne l'ai plus vue. Je l'ai cherchée partout, dans la cour, dans la maison. Qui pouvais-je demander? La femme de Chose? Quand on ne sait pas appeler les chimères par leur nom, on se tait. J'ai fini mon verre, la soirée avait désormais perdu tout intérêt. . .

Ni le lieu ni l'heure
Gilles Pellerin
184 pages, 14,95 \$



L'Instant même, C.P. 8, succursale Haute-Ville, Québec (Qc) G1R 4M8 Diffusion: Dimédia